

La Sentinelle de Thibodaux.

JOURNAL DU 9^{ME} DISTRICT SENATORIAL.

JOURNAL OFFICIEL DE LA PAROISSE LAFOURCHE ET GARDIEN DES INTERETS DE LA VILLE.

VOL. 33

THIBODAUX, LNE, SAMEDI, 27 NOVEMBRE 1897.

No 18

Mrs. J. B. C. GAZZO

Cures Cancer, Palsy, Rheumatism, Bright's Disease, Dropsy.
Medicines alone charged for.

Residence 10 miles below Thibodaux, Right bank of Bayou Lafourche.
BACELAND P. O., LOUISIANA

GEM SALOON

W. H. FROST, Prop.
Cor. Market and Green S
THIBODAUX, LA.

BILLIARD ROOM, BAR ROOM &
RESTAURANT

Central Manufacturing and
Lumber Co. Limited.

MANUFACTURERS OF
SASH, DOORS and BLINDS.

All kinds of Store and Office Fittings,
ROUGH AND DRESSED LUMBER.
Office and Factory: Cor. Howard Avenue and
Dryades Street, Head of New Basin.
H. HACKNEY, Pres. and Gen'l Manager
10-5-17 NEW ORLEANS, LA.

For Sale at a Bargain.

One 4 ft. by 26 inches, three roller mill and
engine. One No. 3 Knowles Pump, and one
copper Juice Pump.
Also one 25 H. P. portable engine, on skids
and one 12 inch pump.
Also one 15 inch siphon, good as new
Apply to
OZEME NAQUIN,
Thibodaux, La.

N. T. BOURG,
Market Stand,

MARKET ST., THIBODAUX, LA.
—ALWAYS ON HAND THE—
BEST OF BEEF, MUTTON, PORK, VEAL
AND SAUSAGES OF ALL KINDS

John W. Trotter.

Copper, Tin and, Sheet
Iron Worker.

St Philip, between Thibodaux and
Mainstreets, Thibodaux, La.,

Keeps on hand a full line of
COOK AND HEATING STOVES

—Also Agent for the—
HARTER OAK and FAME
STOVES.

Particular attention given to ROOF
ING AND GUTTERING.

RAILROAD MARKET.

OCTAVE J. TOUPS,
PROPRIETOR.

Choice fresh beef, pork, veal, mutton and
sausages constantly on hand.
—OPEN EVERY MORNING.—
Situat on the Railroad, corner St. Mary
Street, and of easy access from all parts of
the town.

HAMILTON-BROWN
SHOE Co's.
•OWN MAKE•

\$2.50
SHOE

EMILE J. BRAUD,
SOLE AGENT.
COR. MAIN & ST-PHILIP STS.,
Thibodaux, La.
(Opposite Dansereau's Drug Store.)
Mail Orders Promptly Filled.

FEUILLETON - - - No. 10

LE CHARLATAN.

—Par ELIE BERTHET.

IX. — LE MARI ET LA FEMME.

—Suite—

Victoire s'empresse de traduire en français l'article du journal; il était à peu près ainsi conçu :

« Depuis quelque temps, le commerce de Londres et de plusieurs villes industrielles de l'Angleterre était alarmé par la circulation d'un grand nombre de bank-notes fausses. Elles étaient imitées avec une telle perfection que les plus habiles s'y laissaient prendre, et les pertes des négociants, comme celles de la banque s'élevaient à une somme considérable.

Un banquier de la Cité, M. G... F... vient d'être surpris en flagrant délit d'émission de ces fausses valeurs. Ayant été conduit devant le juge, il a subi un interrogatoire, après lequel on a demandé pour cautionnement cinquante mille livres, ce qui prouve l'importance des torts constatés. G... F..., n'ayant pu fournir caution pour une telle somme, a été réintégré dans la prison et on croit qu'il comparaitra devant le jury à la prochaine session des assises.

« P. S. — Nous apprenons, à la dernière heure, que le détenu a fait des aveux. Selon lui, la fabrication des fausses bank-notes aurait eu lieu en pays étranger; mais le gouvernement de la Reine a trop intérêt à connaître la vérité pour ne pas rechercher, en vertu des conventions internationales, les auteurs de ces criminelles manœuvres, en quelque endroit qu'ils se cachent. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de ce que l'on pourra découvrir au sujet de cette grave affaire. »

Si Mme Deluzy n'eût été fort occupée de traduire le texte anglais avec exactitude, elle eût pu remarquer que son mari, en l'écoutant, avait pâli, et qu'un léger tremblement agitait ses membres. Cependant, la lecture finie, il fut assez maître de lui-même pour demander de son ton ordinaire :

— D'où vous vient la pensée, Victoire, qu'il s'agit, dans cette note, du banquier, Forster ? Il n'y est pas nommé.

— Oui, mais ces initiales G... F... sont bien les siennes, Georges Forster... Et il est banquier dans la Cité.

— Au fait, répliqua le maître de forge avec une insouciance réelle ou simulée, que ce soit Forster ou un autre, que nous importe ? Nous sommes, il est vrai, quelques relations amicales avec lui, quand nous étions à Londres; mais ces derniers temps, je n'ai pas eu sujet de m'en louer comme vous le savez sans doute, et, ma foi ! s'il lui arrive des désagréments, qu'il se dépêche... cela le regarde.

Victoire ne put cacher une certaine surprise mêlée de joie.

— Deluzy, reprit-elle, pardonnez-moi de vous avoir dérangé... Je craignais que cette nouvelle n'eût de l'importance pour vous.

— Vous voulez rire; j'ai vu Forster à Londres comme une foule d'autres gens d'affaires.

— C'est que, mon ami, j'ignore la nature des affaires que vous avez là-bas : j'ignore même pourquoi vous

avez exigé que je vous accompagne deux fois en Angleterre.

— Pourquoi ? Eh ! ma chère, d'abord pour vous procurer de la distraction, car vous vous ennuyez cruellement ici, quand je suis forcé de m'absenter, ce qui arrive souvent. Ensuite, parce que votre présence, vos manières aimables, votre distinction inspirent la considération et la confiance à ces étrangers — Enfin et surtout parce que vous vous exprimez en anglais beaucoup plus facilement que moi, et que vous pouvez me servir de truchement.

Il parlait d'un ton simple et naturel. Néanmoins, craignant peut-être de laisser voir quelque agitation, et voulant se donner une contenance, il prit sur son bureau une lettre qu'il ouvrit et qu'il lut avidement. après en avoir reconnu l'écriture.

Il dit tout à coup :

— Parbleu ! puisque vous voilà, il faut que je vous consulte au sujet de cette lettre d'Aubertin, d'Orléans.

— Aubertin ! répliqua Victoire dont le visage se rembrunit.

— Vous ne l'aimez pas... peut-être parce qu'il a contribué, plus que personne, à notre mariage. Mais moi, je considère comme mon meilleur ami, et il m'en donne en ce moment une nouvelle preuve. Malgré mon activité et mon énergie, j'éprouve toujours de la gêne d'argent. Je compte me relever bientôt, réparer mes désastres immérités; mais, en attendant, je suis poursuivi par des créanciers impitoyables... Or, voici Aubertin qui offre de me prêter cent mille francs.

— En ce cas, M. Aubertin est meilleur que je ne pensais... Eh bien ! qui vous empêche d'accepter son offre.

— C'est que, ma chère, il y met certaine condition.

— Laquelle ? Si ma signature vous est nécessaire, aujourd'hui encore, je ferai ce que vous commanderez.

— Oui, oui, Victoire répliqua Deluzy d'un ton caressant, vous êtes une bonne personne. Seulement votre signature ne peut plus me servir à grand'chose; vous et moi, nous avons subi déjà des nécessités si impérieuses... Ce qu'exige Aubertin, c'est la signature de votre père et de votre sœur Joséphine en garantie de son prêt.

Victoire se leva brusquement.

— Ne parlons pas de cela, Monsieur, dit-elle avec vivacité; tant qu'il ne s'est agi que de ma dot, mon devoir était de ne pas résister à vos injonctions, au risque de priver plus tard mon fils... Mais en ce qui touche les biens de mon père et ceux de Joséphine, ne me demandez pas d'intervenir pour réclamer le moindre sacrifice... Aussi bien mon père, dans l'état de démence à peu près complète où il se trouve aujourd'hui, ne peut prendre aucun engagement valable. Quant à ma sœur, je me laisserais plutôt arracher la langue que de lui dire un mot pour la décider à se dévouer de ce qui lui appartient.

— Vous êtes folle, Madame, s'écria le maître de forge avec violence; qui songe à dépouiller qui que ce soit ? Votre sœur possède quatre cent mille francs, part égale à la vôtre; votre père s'en est réservé environ autant, et il ne saurait en avoir besoin puisqu'il vit avec nous... Leur serait-il donc impossible de garantir un prêt, dont le remboursement aura lieu, dès que les opérations dont je m'occupe seront terminées ?

— Encore une fois, Monsieur, ne demandez pas cela. Joséphine ne fera rien sans l'assentiment des personnes chargées de ses intérêts. De son côté, mon père ne peut disposer de rien sans l'avis du conseil de famille... — On s'entendra avec le notaire de Joséphine, et nous sommes tous membres du conseil de famille.

— N'insistez pas, répliqua Victoire avec une fermeté dont son mari l'eût crue incapable; je vous ai abandonné, je serais, jusqu'au dernier lambeau de ma dot; je ne veux pas entraîner ma sœur et mon père dans notre ruine !... Si votre ami Aubertin vous est si dévoué, pourquoi ne se contente-t-il pas de votre garantie ?

— Je le connais... à présent qu'il s'est prononcé, il n'en démordra pas. Essayez seulement, ma chère Victoire. Si vous en parliez à Joséphine, peut-être... — Jamais, Monsieur.

— Puisqu'il en est ainsi, répliqua Deluzy durement, puisque je ne trouve aucun appui chez mes proches, qu'on prenne garde de me pousser à bout !... Réduit aux abois, je peux ne prendre conseil que de mon désespoir, me jeter dans quelque spéculation hasardeuse où nous risquons de périr tous... — Eh ! n'est-ce pas fait déjà, monsieur ? dit Victoire avec une sorte d'égarément; je n'ose vous interroger sur les mystérieuses opérations dans lesquelles vous êtes engagé et où vous me faites peut-être jouer un rôle dangereux. Je tremble de réfléchir, de comprendre...

— Si jamais ce que vous redoutez arrive, Madame, vous vous souviendrez que c'est vous qui l'avez voulu !... Tenez, laissez-moi... J'entends la voiture de Joséphine qui revient de Saint-Siméon; allez retrouver votre sœur... et veillez à qu'on ne me dérange plus.

Victoire, avant de s'éloigner, dit timidement :

— Mon ami, j'ai peut-être été un peu vive... Je croyais remplir un devoir de conscience. Cependant, je regretterais d'avoir employé quelque expression blessante... — Laissez-moi donc ! s'écria Deluzy en frappant du pied.

La pauvre femme, terrifiée, sortit aussitôt. Dans l'escalier, la force lui manqua et, s'appuyant sur la rampe, elle donna libre cours à ses sanglots.

Après le départ de Victoire, Deluzy ne poursuivit pas le dépouillement de sa correspondance.

— Elle a raison, murmurait-il, je suis engagé dans une voie terrible... qui m'eût dit que cette affaire de Forster finirait si mal ? Pour tant de dépenses, pour des risques aussi considérables, obtenir des bénéfices presque nuls ! Je m'étais bien aperçu que ce Forster était un maladroit, mais je n'aurais jamais cru qu'il se serait laissé pincer bêtement. Il ne sait pas grand'chose sur mon compte, et j'ai pris mes précautions avec lui; néanmoins, il faut se tourner d'un autre côté... Dire que le père Jolivet avait le bon esprit de mourir, je pourrais encore rétablir mes affaires ! Avec les intérêts accumulés, il doit lui rester bien plus de quatre cent mille francs... On tâcherait d'obtenir de Joséphine qu'elle renoncât à ses droits, et avec cette somme... Je vous demande un peu ce que fait ce vieil idiot dans ce monde ! Il a

perdu à raison, il est à charge aux autres et à lui-même; ne serait-ce pas lui rendre service... — La physionomie de Deluzy avait pris une expression sinistre. Cependant, il finit par se remettre à son courrier et s'absorba dans cette occupation.

Une heure encore s'était écoulée. On frappa à la porte, mais cette fois, on n'attendit pas la réponse et le teneur de livre entra.

— Ah ! c'est vous, Blaisot ? s'écria Deluzy; asseyez-vous donc... Venez-vous m'annoncer que votre grand travail est terminé ?

Blaisot s'était assis avant même d'y avoir été invité, épongeait avec un mouchoir à carreaux son front baigné de sueur. Ses yeux brillaient de colère derrière ses lunettes.

— Terminé ! répéta-t-il, à quoi pensez-vous, Monsieur ? Croyez-vous si facile de copier ces caractères russes, auxquels je ne comprend rien ? Passe encore pour les caractères Anglais, dans lesquels on déchiffre toujours quelque chose... Mais du russe !... En travaillant toutes les nuits, j'en ai pour plus d'un mois avant que ma planche soit achevée !

— Un mois ! et encore nous aurons besoin de temps pour lancer l'affaire, pour rétablir des relations nouvelles !... Le succès, s'il vient, viendra trop !... Savez-vous, Blaisot, ajouta Deluzy en baissant la voix, que tout est perdu avec l'Angleterre et que notre correspondant Forster est arrêté ?

Le prétendu teneur de livres se leva d'un bond.

— Que me dites-vous là ? s'écria-t-il avec épouvante; en ce cas, il faut que je parte sur le champ. Forster dira ce qu'il sait... on nous arrêtera aussi... Je partirai aujourd'hui même.

— Poltron ! répliqua Deluzy avec un sourire dédaigneux en lui posant la main sur l'épaule; que craignez-vous ? Forster n'a jamais entendu prononcer votre nom... On ne songera pas à chercher, dans ce pays perdu, l'habile ouvrier qui imite les bank-notes anglaises avec une perfection si désespérante. Demeurez en paix; continuez votre travail... aucun danger ne vous menace. Avant de s'en prendre à vous, ne faudrait-il pas s'en prendre à moi ? Et, vous le voyez, je n'ai pas peur !

Peut-être Deluzy n'éprouvait-il pas au fond une sécurité complète; mais son accent de conviction rassura Blaisot.

— Dame ! reprit le bonhomme, je ne me soucierais pas de retourner... Nous avons beau nous entourer de précautions, un hasard peut faire tout découvrir. Je vous ai conté l'alerte de l'autre nuit, au sujet d'un de ces étrangers qu'on avait reçus au château; il est venu rôder autour de la maison Viglat, où je travaille et où sont mes outils, mes instruments, mes essais... — Bah ! vous avez rêvé, mon pauvre Blaisot; pourquoi ces gens vous auraient-ils épié ? D'ailleurs, ils ont quitté le pays et n'y reviendront sans doute jamais.

— L'un deux m'a monardé pourtant, reprit Blaisot avec tenacité; j'ai vu ces traces sur le treillage du mur et sur le tilleul en face du pavillon... Quant à avoir quitté le pays, il n'en est rien, car j'ai rencontré ces gaillards à Saint-Siméon, et pas plus tard que tout à l'heure.

— Ah ! ah !... et qui sont-ils, Blaisot ?

A continuer.